

## UN CHAPITRE INÉDIT DE *DINGO*

Le 23 ou le 24 mai 1909, alors qu'il dîne chez le dramaturge Edmond Sée, en compagnie de Jules Renard et de Fernand Vandérem, Mirbeau leur lit, en "se faisant un peu prier, un chapitre de son prochain livre : son chien Dingo en visite chez Claretie." Cependant que Jules Renard ne peut "que sourire sans bruit, des lèvres, comme le chien", Edmond Sée "s'exclame : 'Quelle verve ! C'est admirable !'" (1).

Quelques mois plus tard, alors qu'il se remet d'une phlébite et qu'il retravaille d'arrache-pied à son roman en suspens, *Dingo*, le romancier écrit à Maurice de Féraudy, le créateur d'Isidore Lechat et d'Armand Biron : "J'attends avec impatience que mon livre paraisse. Il y a là-dedans un portrait de Claretie, qui est, je crois, très bien. Pas violent, gentil, mais d'une cruauté telle que le bougre en mourra. Ça, je vous le dis. Il en mourra. Il n'y a pas, durant vingt-cinq pages, un mot, ou même une virgule, qui ne soit un coup de couteau. Et c'est fait avec des sourires, dans la mesure, mais d'une vérité intérieure, que Claretie ne pourra supporter. Je l'ai lu à trois de mes amis. Ils se sont tordus..." (2)

Or, surprise, quand le roman, achevé par Léon Werth, finit par paraître, en mai 1913, aux éditions Fasquelle, ce chapitre "clareticide" et jubilatoire brille par son absence. Et si le Dr. Claude Werth, fils de Léon, ne m'avait pas aimablement autorisé à consulter le premier manuscrit de *Dingo* en sa possession (3), ce dont je lui suis bien vivement reconnaissant, il serait à jamais resté inconnu des chercheurs. Pourquoi cette autocensure, après avoir pendant des mois caressé d'aussi jouissifs projets de vengeance ?

La haine de Mirbeau pour Jules Claretie, qu'il affiche aussi ingénument, remonte à plusieurs années. Lorsqu'au cours de l'hiver 1909, il rédige ce passage du chapitre V de *Dingo*, correspondant aux pages 29-33 du manuscrit Werth, il sort épuisé de la bataille du *Foyer* (4). Depuis juillet 1906, date de la lecture de sa pièce au vitriol au pusillanime administrateur du Théâtre-Français, qui l'a refusée une semaine plus tard, il n'a cessé de mener bataille pour imposer son oeuvre à un homme entêté à n'en point vouloir, et qui, nonobstant sa mollesse légendaire - ne l'a-t-on pas surnommé Guimauve le Conquérant ? - mène de main de maître sa barque et sa carrière. N'a-t-il pas, grâce à Mirbeau et à la bataille des *Affaires sont les affaires*, réussi à se faire accorder les pleins pouvoirs à la Comédie-Française, après l'abrogation du comité de lecture, par le décret du 12 octobre 1901 ? (5) Seul maître à bord depuis lors, il n'en est pas moins d'une extrême prudence afin de n'effaroucher aucun de ceux dont il a besoin pour satisfaire l'ambition de sa vie : succéder à Gaston Boissier au secrétariat perpétuel de l'Académie Française, dont il est membre depuis 1888. Ni "la vieille sale" (6) du quai Conti, bien sûr, qu'il sait majoritairement catholique et éminemment rétrograde ; ni le gouvernement républicain, qui l'a nommé et peut le révoquer ; ni la grande presse, où les critiques dramatiques tardigrades et misonéistes sont depuis des années ses plus efficaces alliés dans sa lutte sourde pour préserver son pouvoir, en butte à l'hostilité des comédiens et aux récriminations incessantes des auteurs dramatiques. Or que vient lui proposer notre imprécateur ? Une oeuvre de nature à ruiner d'un seul coup sa carrière et ses ambitions ! Mirbeau y arrache les masques de respectabilité des bien pensants, dénonce la charité *business* et l'exploitation sexuelle des enfants, stigmatise les collusions sordides, au mépris de la loi et de toute justice, entre les républicains et les cléricaux - ou, comme il dit, entre "Cartouche et Loyola" (7). Et, par dessus le marché, il s'offre le luxe provocateur de prendre les critiques de théâtre à rebrousse-poil en refusant de leur présenter le moindre "personnage sympathique" indispensable à leur digestion... On comprend que le pauvre Claretie soit horrifié. On comprend moins ce qui peut bien pousser notre Don Quichotte à lui soumettre pareille mixture, comme si, depuis six ans, il n'avait pas appris à connaître son Claretie...

Nous ne reviendrons pas sur les péripéties de cette bataille au couteau, qui se poursuivra jusqu'en 1909, avec les refus réitérés de Claretie de donner toutes ses chances à une oeuvre admirable et dont les recettes sont plus qu'honorables, mais qu'il n'a représentée que contraint et

forcé par une décision de justice. Notons seulement que, pendant trois ans, et en dépit de périodes de réchauffements où la politesse cordiale cache mal l'hostilité réciproque, Mirbeau a accumulé tant de rancœurs et refoulé tant de haine qu'inévitablement un jour devait venir où il les défoncerait tout à trac. Grâce à son habituelle thérapie : l'écriture. Mais, comme il l'explique à Féraudy, il enrobe les "coups de couteau" dans une ironie pathétique et des compliments hyperboliques et incongrus, qui pourraient presque apparaître, à un lecteur sans malice, comme autant de gentilleses. Il faut attendre les dernières lignes pour qu'enfin il parle à cœur ouvert et qu'apparaisse, sans ambages, l'homme blessé et trahi.

Pour qui sait un tant soit peu lire entre les lignes, l'image qui nous est donnée de l'administrateur est rien moins qu'avantageuse, et bien de nature à le blesser douloureusement à son tour. Peut-être, il rampe devant les politiciens et devant les pisse-copie dont il s'assure la bienveillance à coups de loges... qu'il refusait à Henry Becque. Rétrograde, il voit dans les pièces de Dumas fils et d'Ernest Legouvé, de Paul Hervieu et du "bon Brioux" les phares du théâtre moderne, et multiplie les vilénies à l'égard de celui que Mirbeau considère comme le seul maître de la scène française, son ami Becque. Gestionnaire irresponsable, il néglige de recevoir les auteurs et laisse traîner des mois les affaires les plus urgentes. Machiavélique, il multiplie les promesses démagogiques, comme un vulgaire politicien en campagne, sans davantage se soucier de les tenir ; et il camoufle derrière une faconde tartarinesque, des sourires complaisants, des compliments hypocrites et hors de propos et une bienveillance exagérée, de noirs projets en vue de mieux asseoir son pouvoir et sa réputation. Incarnation de la prolixité et de la médiocrité, qu'affectionnent les académies et les gouvernements et que récompense la légion dite "d'honneur", il tente de se grandir en arborant les signes distinctifs d'un patriotisme à toute épreuve, qui, pour notre caricaturiste, est de la même veine que celui de Déroulède jadis réduit, à défaut de "boches", à occire jambons et saucisses dans les boutiques de Juifs allemands...

Nombreux sont ceux qui se sont laissés duper par ces apparences aimables et cette politesse imperturbable qui lui sert de cuirasse. Et Mirbeau lui-même, qui, pour les besoins de la cause, se fait plus naïf qu'il ne l'est, n'y aurait vu, lui aussi, que du feu, pendant de longues années... Mais heureusement Dingo est là, qui incarne la voix de la nature, et qui, malgré les réprimandes de son maître, refuse de se laisser duper, parce que, tels les vrais artistes, il arrive d'emblée à percer le mystère des choses et à mettre à nu l'âme des hommes. Le "bon chien" chanté par Baudelaire, plus fûté que son maître, démasque donc le faux "brave homme", et accomplit ainsi la mission dévolue à l'écrivain dont il est le double : démystifier les faux respects et les fausses valeurs, révéler le dessous des cartes, des institutions et des hommes, et faire "grimacer" à leur tour les faiseurs de "grimaces". C'est donc par procuration qu'ici, comme dans l'ensemble du roman, Mirbeau se venge des hommes dont il a souffert. Tel maître, tel chien : "C'est étonnant comme il vous va bien", remarque ingénument Claretie...

Mais alors, si l'écrivain entendait guérir les "maux" par les "mots", pourquoi avoir finalement décidé de garder dans ses cartons ce chapitre qu'il trouvait "très bien", faisant montre, pour l'occasion, d'une satisfaction fort inhabituelle chez lui ?

Peut-être, cinq ans après la fin de l'affaire, et l'oubli ayant fait son oeuvre chez la plupart de ses lecteurs, a-t-il considéré qu'on y trouvait trop de personnalités et trop d'allusions polémiques liées à une période révolue pour que ce chapitre présente encore un intérêt général : la polémique est ce qui vieillit le plus mal. Peut-être aussi la haine alimentée par des confrontations quasi quotidiennes, et qui animait la plume du pamphlétaire, est-elle retombée avec la disparition de l'objet qui l'avait suscitée : retiré à Cheverchemont, et de surcroît perpétuellement malade, Mirbeau n'a sans doute plus rencontré Claretie depuis des années et n'est plus en état de belligérance. Ce qui est sûr, c'est que Maurice de Féraudy a usé de son entremise pour que les deux hommes, à défaut de rétablir une impossible amitié, consentent du moins à enterrer la hache de guerre. C'est ce qui ressort d'une lettre qu'il adresse au romancier en juillet 1912 : "Mon cher ami, / J'ai reçu hier de M. Claretie la lettre suivante. Je vous l'envoie pour que vous sachiez qu'on jouera *Les Affaires* samedi prochain, et que l'administrateur en a eu le premier la pensée. Je suis heureux d'être un peu la cause

des sentiments justes qui existent maintenant entre vous deux." (8)

Ainsi, moins de trois ans après avoir souhaité la mort de son ennemi de prédilection, voilà notre intransigeant rabiboiché avec lui... pour la plus grande gloire des *Affaires* et de Féraudy ! Alors, comme il l'a fait huit ans plus tôt pour son inénarrable article *Sur la statue de Zola* (9), le polémiste a dû s'effacer devant l'homme et renoncer à un texte qui n'était plus de saison. Cette réconciliation inattendue en forme de *happy end* va faire l'affaire du jeune Sacha Guitry, admirateur passionné du grand écrivain, auquel il va précisément devoir son entrée dans la Maison de Molière. En juillet 1913, Mirbeau est en effet allé à son insu porter à Claretie le manuscrit de sa comédie, *Deux couverts*, que l'administrateur à la triste figure a fait peu après recevoir à l'unanimité... par le comité de lecture, restauré entretemps dans la plénitude de ses pouvoirs ! Encore une ironie de l'histoire...

Pierre MICHEL

#### NOTES

1. Jules Renard, *Journal*, Pléiade, p. 1244.
2. Lettre à Maurice de Féraudy de la mi-novembre 1909 (Archives de la Comédie-Française).
3. Il existe un deuxième manuscrit de *Dingo*, plus tardif, et complet - il comprend les chapitres écrits par Léon Werth. Il faisait partie de la collection Daniel Sickles et a été vendu le 9 novembre 1990 à l'Hôtel Drouot.
4. Sur "la bataille du *Foyer*", voir mon article dans la *Revue d'histoire du théâtre*, 1991-III, pp. 195-230.
5. Cf. la biographie d'*Octave Mirbeau*, pp. 683-688.
6. La formule est de Mirbeau, dans son article sur *L'Immortel* d'Alphonse Daudet ("À propos de l'Académie", *Le Figaro*, 16 juillet 1888 ; recueilli dans ses *Combats littéraires*).
7. C'est le titre d'une chronique parue dans *Le Journal* le 9 septembre 1894 (*Combats pour l'enfant*, pp. 139-142).
8. Lettre de Maurice de Féraudy à Mirbeau, du lundi 22 juillet 1912 (collection Pierre Michel).
9. Voir notre préface à l'édition parue à L'Échoppe en 1989.

### ***DINGO CHEZ CLARETIE***

Deux ans plus tard (1) - excusez le bond chronologique - , en me promenant, un jour, avec Dingo dans Paris, je me rappelai tout d'un coup que j'avais à parler à M. Jules Claretie d'une affaire urgente qui traînait, comme toutes les affaires urgentes qu'on a avec M. Jules Claretie, depuis des années et des années... (2) J'allai donc avec mon chien à la Comédie-Française. Un bonheur inespéré voulut que je fusse reçu immédiatement... Quand il eut appris que, par discrétion et par respect pour ce lieu auguste, j'avais laissé Dingo chez la concierge, la bonne Mme Leclerc, M. Jules Claretie exigea qu'il fût introduit dans son cabinet.

- C'est votre chien, me dit-il, la maison est donc à lui.

M. Jules Claretie souriait de ce bon, de cet encourageant, de cet attendrissant sourire qu'il a, en toutes circonstances. Mais jamais, je crois bien, je ne l'avais vu plus affable, plus bienveillant, plus accueillant. Et cela avec un tel excès, une telle exagération, que je me pris à douter du succès de ma démarche... Fallait-il attribuer cet accueil superlativement exceptionnel à la nouveauté de cette visite ? Mon chien le changeait, peut-être un peu, des auteurs dramatiques, des comédiennes, des académiciens, et des ministres, et des députés, et des sénateurs, et des rapporteurs du budget des Beaux-Arts, et des soiristes, et des échetiers, et, en général, de tous les fonctionnaires et de tous les journalistes, envers qui, depuis longtemps, M. Claretie a épuisé tout ce qu'il possède d'esprit louangeur, de soumission, de respect, de promesse ... et de loges... (3)

Bien qu'il fit très chaud, M. Jules Claretie avait le crâne coiffé de sa célèbre calotte de drap bleu, doublée de cuir. Un plaid écossais recouvrait ses jambes frileuses ; sa redingote noire, trop large, accusait davantage, par de grands vides, l'effacement de ses épaules, étriquait sa poitrine, où pourtant la légion d'honneur resplendissait, comme un disque de soleil couchant... (4) En dépit de ce sourire, il avait une toute petite figure, un peu effarée ; malgré ce soleil couchant, il avait une toute petite figure très pâle... car il ne sait jamais ce qui peut bien lui arriver, quand il reçoit quelqu'un...

Et sa barbe effilée, du même ton livide que sa peau, amenuisait encore ce visage si menu qui, dans la vaste pièce, aux persiennes fermées, à cause du soleil, semblait une toute petite lune - une lunette (5) - asymétrique et verdâtre.

Il salua cordialement l'entrée de Dingo, qu'amenait la concierge, Mme Leclerc.

- Ah! voilà donc ce beau chien !... Quel beau chien ! fit, par trois fois, et de confiance, M. Jules Claretie, qui, assis très bas, à son bureau, devant un rempart de journaux froissés, n'avait pu voir entrer Dingo, que, d'autre part, la jupe de Mme Leclerc dissimulait entièrement.

Et, pour bien démontrer sa qualité d'administrateur général du Théâtre-Français, il eut une citation classique, qui échappe, en ce moment, à mon souvenir, mais dont je me rappelle très bien qu'elle ne s'accordait pas du tout aux circonstances...

Quand j'eus conduit Dingo près de lui, et que je le lui eus présenté, selon les formes les plus scéniquement protocolaires, il dit avec conviction, avec une chaleureuse conviction, comme s'il se fût agi d'une pièce de M. Paul Hervieu (6) :

- Remarquable ! Ah! remarquable !

Dingo ne quittait pas des yeux M. Jules Claretie... Vraiment, il le fouillait des yeux... et ses yeux prenaient, de seconde en seconde, une expression inquiétante, qui, de l'étonnement, d'abord, passa très vite à la colère. Aux avances si flatteuses, aux politesses si exquis, il répondit par un grognement léger, mais significatif.

J'étais stupéfait, indigné aussi.

- Allons, Dingo... dis-je sévèrement. En voilà des manières ! Qu'est-ce qui te prend ?

Mais M. Jules Claretie, dont l'indulgence bien connue va jusqu'à l'oubli total des injures, m'apaisait, d'un geste onctueux de la main :

- Laissez !... Laissez donc !... suppliait cet homme généreux.

Dans un sentiment délicat, pour détourner mon courroux, il me demanda très vite :

- Ah! il s'appelle Dingo ?... Joli nom... très joli nom... Dingo !... D... I... N., n'est-ce pas ?... Très curieux !... Et quelle couleur ! Quelle couleur chaude !... Un Ziem (7) !... Il est remarquable...

Et, sans aucune préparation, il me conta une anecdote sur un chien d'Alexandre Dumas fils (8) - un chien remarquable, aussi - Je ne me rappelle plus très bien l'enchaînement dramatique de cette anecdote... Jules Claretie a le génie des anecdotes... Je me rappelle seulement qu'il y était question de la guerre... du siège de Paris... des avant-postes... d'espions prussiens... Naturellement, le chien d'Alexandre Dumas fils - pouvait-il moins, pour un chien de théâtre ? - avait sauvé la patrie et, en même temps, retrouvé dans un fourgon de l'ennemi, une pièce en cinq actes de son maître... Cette pièce - remarquable - première version de *L'Étrangère* (9) - avait été dérobée sur l'ordre de Bismarck, par Mme de Païva (10)... je n'affirme pas... mais je crois bien que c'était Mme de Païva... Enfin, quelque chose dans ce goût héroïque, parisien, et si simple... Le chien avait-il été fusillé ?... Je n'en sais plus rien... Ce que je sais, c'est que, son récit terminé, M. Jules Claretie s'était écrié :

- Ah! les braves chiens !

Il avait dû être fusillé.

Comme Dingo grognait toujours, et que je le réprimandais durement :

- Mais non ! intervint encore M. Jules Claretie, avec son inlassable bonté... Je l'aime ainsi... Il est fier... Il a l'air d'un soldat. Et il vous va si bien ! C'est étonnant, comme il vous va bien !

Je ne savais si je devais prendre ce trait pour un compliment, ou pour une ironie, quand, tout à coup, M. Jules Claretie m'interrogea :

- A-t-il fait la guerre de 70 ?

Je répondis, un peu gêné :

- Hélas ! non... Mais il a une excuse. À cette époque, comme l'agneau de la fable, il n'était pas né...

- Comme l'agneau de la fable... répéta M. Jules Claretie, épanoui. Comme l'agneau de la fable !... C'est charmant ! Mais vous savez tout, mon cher Mirbeau... Vous êtes extraordinaire... Vous savez tout !... Alors, il n'était pas né ?... C'est juste... c'est juste !...

J'ajoutai humblement :

- D'ailleurs, il est australien.

- Australien ?

M. Jules Claretie s'était rebiffé... Oh! discrètement... mais enfin rebiffé... Je vis dans son oeil, je sentis dans sa voix passer comme un reproche, tout au moins comme une restriction... oh! amicale!

- Australien ! Ah! c'est curieux !... À son air brave, je l'aurais cru français.

Et, brusquement, tapant dans ses mains, il s'écria...

- Mais il l'est... il l'est. Puisqu'il est à vous !

Malgré moi, bien malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de penser à Me Anselme Leribeau (11) ... Me Anselme Leribeau m'avait déjà dit : "Tel maître, tel chien !"...

J'acceptai cette subtilité juridique. Je crus devoir même appuyer lâchement, car je pensais aussi à mon affaire urgente :

- Et bon Français... Ça !

- Bravo !... acclama M. l'administrateur général, dont les applaudissements furent si nourris, si enthousiastes, que, véritablement, je crus qu'il allait crier : "Bis!... Bis!"

J'aurais bien voulu parler de cette affaire urgente qui m'avait amené dans ce cabinet... Mais comment, à quoi l'amorcer ?... Je dus expliquer, par le menu, les origines de Dingo, ses habitudes, ses préférences, ses hauts faits de guerre et d'amour... À chaque phrase, M. Jules Claretie hochait la tête, m'interrompait :

- Intéressant !... faisait-il... très intéressant !

À des choses tout à fait ordinaires, il avait la complaisance de s'exalter :

- Ça, c'est admirable !... admirable !...

Ou bien encore :

- Mais c'est du document... du vrai document ! Si vous m'y autorisez, j'en ferai *Une Vie à Paris* (12) ... *Une Vie de chien à Paris*. C'est Voltaire, tout simplement... *Le Huron* ! Mais oui !...

Il me souriait, souriait à Dingo, souriait à Voltaire (13). Et avec sa petite main, sèche et souple, il traçait dans l'air, sur des échines imaginaires de bêtes, de gens, de longs gestes caresseurs. Et il disait :

- D... I... N... n'est-ce pas ?... Remarquable !

À ce moment précis, Dingo gronda d'une façon terrible. Je n'eus que le temps de le saisir par le collier, de le maintenir fermement, entre mes jambes, car je crois... oui, je crois, qu'il se fût rué sur M. Jules Claretie... Et alors ?... Ah! j'en frissonne encore !.

Heureusement, je pus éviter une catastrophe, dirais-je, nationale.

M. Jules Claretie avait légèrement rapproché son fauteuil du bureau... Il était devenu encore plus petit, plus mince, plus pâle. Son menton ne dépassait pas la table de son bureau... Il avait l'air d'un encrier de verre posé au bord de la table de son bureau... Mais il souriait toujours, à peine si ce sourire se nuança d'une grimace qui s'effaça aussitôt.

L'occasion me parut propice d'adresser à Dingo, ce discours, nullement préparé, je vous assure... Je parlai d'abondance, car mon cerveau était d'accord avec mon sens :

- Écoute-moi, Dingo, ce que tu fais là est très mal... Voilà comment tu reconnais l'accueil empressé, l'hospitalité exquise, et si cordiale de cet homme ?... C'est très mal... Tu sembles ne pas savoir du tout, que cet homme est Jules Claretie... Jules Claretie, nom d'un chien !

Ici, un grondement de protestation. Enflant la voix, j'appuyai :

- Oui, Jules Claretie... la gloire de la France... l'honneur de l'humanité...

J'allais certainement un peu loin... Bah !

Les grondements s'accrochèrent, redoublèrent.

Je n'en continuai pas moins, en adoucissant ma voix :

- Voyons, Dingo... mon petit Dingo ! Toi qui te vantes de si bien connaître les hommes ! Reviens à la raison... à ta raison... à ce flair impeccable qui, tant de fois, me dévoila la grandeur d'âme des uns, et les turpitudes des autres !... Je te dis que cet homme, qui est là, devant toi... est un brave homme...

Les grondements se déchaînèrent et prirent l'accent strident du rire... Ma parole d'honneur !... Je ne me laissai pas impressionner, et dominant le vacarme :

- Oui, un brave homme, répétais-je... le plus brave homme de tous les braves gens qui sont sur la terre... Je te dis qu'il est loyal, dévoué, désintéressé, généreux, fidèle... qu'il ignore les reniements, les perfidies, les trahisons... et les basses intrigues, les hideuses souplesses, les moyens tortueux, et toutes les hypocrisies, toutes les tartuf(f)eries du mensonge (14)... Je te dis qu'il a le coeur pur de ce dépôt de vases puantes que donnent les rancunes et les sourdes haines accumulées... Mais regarde donc, une bonne fois, ce visage clair que la franchise et la fierté illuminent... En voilà un du moins qui n'a pas volé les honneurs exceptionnels (15), sous le poids desquels fléchissent ses pauvres petites épaules... Ils lui sont dessus, tout naturellement, sans qu'il eût jamais à courber l'échine, pour les atteindre... Ils lui sont venus comme les abeilles vont à la ruche, comme le ver va au fruit, comme les mouches vont au cadavre, comme les égouts de la ville vont à la rivière... Tout cela, n'est-ce pas ? pour te faire comprendre leur caractère de spontanéité... Et ce n'est pas tout... Si, dans sa vie invraisemblablement heureuse, il a souffert quelquefois, ç'a été par excès de bonté, par sa folie de justice, par son respect à la parole donnée, par toutes les merveilleuses vertus qui lui font négliger ses propres intérêts, pour ne s'attacher qu'aux intérêts qu'on lui a confiés... Ils sont en bonnes mains, va ! Ah! si tu savais, en dépit des sales pamphlétaires, si tu savais le quart du bien qu'il a fait, cet homme-là ! ... et son amour pour les petits, pour les désarmés, sa bravoure devant les puissants et les hommes en place, son culte pour le génie mort, le soutien qu'il a donné aux nobles efforts des vivants !... Rappelle-toi Becque... le pauvre grand Becque, poursuivi par l'odieuse haine de Sarcey, et à qui Jules Claretie redonna, dans sa détresse le goût de travailler et de vivre (16)... Mais qu'ai-je à parler de Becque ?... Je m'égare...

- Le fait est... souriait M. Jules Claretie, à qui le souvenir de Becque, inopportunément rappelé, était peut-être pénible... Ne parlons plus jamais de Becque... voulez-vous ? (17)

Je n'arrivais pas à convaincre Dingo, dont, à mesure que je me dépensais en éloquence, les grondements augmentaient de fréquence et de sonorité... Et malgré ce rappel de Becque, M. Jules Claretie était calme, plus que calme... il était content. Aux paroles apologétiques que je prononçais, son sourire avait quelque chose d'heureux, de modestement, mais pleinement heureux, qui me causait une très douce émotion... Lui aussi, dans le fond, était ému... Il ne put s'empêcher de me dire, avec des larmes de bonheur !

- Voilà ma récompense, mon cher Mirbeau... Vous me donnez ma récompense... Merci ! Merci !

Je voulus frapper un dernier coup - un grand coup - sur l'esprit de Dingo :

- Écoute encore, Dingo... Ce que je t'ai dit de Jules Claretie, c'est très beau, n'est-ce pas ?... Oui... Eh bien, ce n'est rien, rien du tout auprès de ce qui me reste à te dire... Sa frivolité délicieuse, qui donne tant de charmes, tant de sécurité, à ses relations, tant d'unité à son administration ?... Je ne t'en parlerai pas... Son génie littéraire ? (18)... Je n'en parlerai pas davantage... On ne le discute même plus aujourd'hui... Pamphlétaires et braves gens... amis et ennemis sont d'accord... Non, ce n'est pas cela... Sais-tu bien ce qu'il est encore, cet homme ?... Ce qu'il incarne ?... Il incarne la patrie, Dingo... Oui, la Patrie !... Il est, à lui tout seul, toute la patrie !... Si tu veux ne plus gronder, comme tu fais... eh bien, je te mènerai au musée Carnavalet... Tu y verras - non point la redingote de Napoléon - non... mais écoute-moi bien... tu y verras la capote de garde-national de Jules Claretie (19)... Et pas seulement sa capote de garde-national... tu verras son bidon, ses godillots, son sabre, son fusil !... Ah! les Allemands n'en menèrent pas large avec lui !... Ce que ces glorieuses reliques, étalées dans un musée officiel, supposent de hauts faits d'armes, de victoires inconnues, que nous connaissons peut-être, un jour... sens-tu cela ?... Réfléchis une minute... une seule minute... Crois-tu donc que c'est par hasard si des dépouilles de nos maréchaux, de nos généraux, de toutes nos gloires militaires, de toutes nos douleurs patriotiques, le musée Carnavalet n'a conservé, pour les symboliser et pour les exalter, que la capote de garde-national de notre Jules Claretie ?... Et toutes les espérances futures qu'évoquent ces godillots, sans cesse en marche, vers la reconquête ?... Et ce fusil, pointé vers l'est ?... Et ce sabre ?... ce sabre que nous pourrions appeler le sabre de notre

père ?... Comment, cela ne te dit rien ?... Ah! Dingo, je te croyais plus de sensibilité, plus d'élan !... Faut-il donc que j'aie à rougir de toi, maintenant ?... Tiens, laisse-moi te raconter encore une histoire... Elle est digne des Romains...

L'enthousiasme m'emportait... Le chef découronné de la calotte de drap bleu, doublée de cuir, Jules Claretie s'était mis debout, comme pour écouter la *Marseillaise*... Alors je contai, comme on entonne un refrain patriotique, je contai à Dingo, lequel, à cette minute poignante, déconcerté, ahuri, ne savait plus que penser de Jules Claretie, je contai cette anecdote, héroïque et sublime :

- Une année, Dingo, Jules Claretie fut invité à un congrès de journalistes qui se tenait en Allemagne... Compriment les bonds de son coeur, refoulant ses dégoûts, bravement, il y alla... il y parla... il y mangea... Un matin que les congressistes passaient à Brême, ville libre, une députation vint les inviter à boire un vin d'honneur, au buffet de la gare... Tous descendirent du train... Seul Jules Claretie ne descendit pas, ne voulut pas descendre... Et il se rencogna dans le wagon, avec une sombre énergie. Ses collègues avaient beau lui dire : "Monsieur Claretie, venez donc !... C'est un vin d'honneur !"... Mais Claretie répondit : "Tant que l'Alsace et la Lorraine, et le Rhin, tout le Rhin, ne nous auront pas été rendus (20)... moi, Jules Claretie, dont la capote de garde-national est au musée Carnavalet, jamais, non, jamais je ne boirai un vin d'honneur - un vin de déshonneur, Messieurs ! - dans un buffet de gare allemande, avec des Allemands !... Vive la France, mes amis !"... Et il se cacha la face dans le *Berliner Tageblatt*, qu'il avait à la main.

- C'est vrai ! dit Claretie, redevenu très grave.

- Le plus beau, vois-tu, mon petit Dingo, c'est que, depuis quinze jours, ce patriote admirable, aux frais de la princesse d'Allemagne, et à Berlin, et à Francfort, et partout, buvait le vin allemand, mangeait le pain allemand, acceptait des places gratuites dans les théâtres allemands, dans les chemins de fer allemands - à tous les banquets, à toutes les fêtes... Mais un vin d'honneur, le matin, dans la gare d'une ville libre, en passant ! Ça, il ne pouvait pas !... Il a dit plus tard, en racontant ce fier épisode : "Encore si leur vin d'honneur avait été du Chambertin, ou du Château-Laffite !" Cornélien, n'est-ce pas ?

- C'est pourtant vrai, répéta Jules Claretie, dont la petite figure pâle rayonnait de tous les entraînements du patriotisme... Ah! comme ces souvenirs me font du bien... me rafraîchissent l'âme !... Savez-vous que Michelet, dans son dernier volume de *l'Histoire de la Révolution*, m'a appelé "ce fier et chaleureux jeune homme !" (21) Savez-vous que Victor Hugo, dans une lettre à Paul Meurice (22), m'a appelé : "Le jeune homme !" Michelet et Victor Hugo. Toute ma jeunesse !... Et vous, mon cher Mirbeau, toute ma maturité !... Merci, à tous trois...

Et il me serra la main avec attendrissement.

C'est là, durant cette étreinte, qui se prolongea, que les hurlements de Dingo - car c'étaient maintenant de vrais hurlements - atteignirent leur maximum d'intensité... Je n'eus pas trop de toute ma force pour maintenir Dingo qui se débattait, comme un furieux, entre mes jambes serrées... Je le verrai toujours dans sa frénésie... Un chien enragé n'eût pas été plus effrayant... La mâchoire, grand ouverte, entre les crocs de laquelle coulaient des baves jaunâtres, l'oeil injecté de sang, le col tendu, tous ses muscles en mouvement, il cherchait à s'échapper de l'étau, à bondir, à dévorer... Et mes forces faiblissaient... Je crus tout perdu... Alors j'employai le grand moyen... Il était peut-être excessif pour un chien... Mais dans un cas pareil ! Et puis, qu'est-ce que je risquais ?

- Voyons, Dingo, tais-toi... Mais tais-toi donc !... Je t'assure que c'est intolérable de crier de la sorte... Si tu te tais, si, au lieu de hurler contre ce brave homme, comme un pamphlétaire, tu te fais doux et gentil avec lui, comme un journaliste de théâtre... peut-être... je n'affirme rien... peut-être te commandera-t-il, pour l'anniversaire de Brioux (23), un à propos, en un acte et en vers ? Il ne te le jouera pas, c'est entendu... Mais il te le commandera... Et il te promettra, pour ne pas le jouer, Monsieur Jacques Fenoux et la belle Cécile Sorel (24). Il te commandera même une pièce en trois, quatre ou cinq actes... Il ne la jouera pas davantage... Il jouera de l'Alexandre Dumas... ou du Legouvé (25)... Oui, en vers, va !... en vers de Jules Bois (26)... Tu ne veux pas ?... Eh bien en prose, alors, en prose de Paul Hervieu !...

La colère de Dingo était telle, sa haine de Jules Claretie atteignait un tel paroxysme que je

fus obligé d'interrompre mon discours. Jugeant la situation dangereuse, je me levai, maintenant, de toutes mes forces, ce fou furieux, par son collier. Jules Claretie se leva aussi... Alors je me disposai à prendre congé...

Tout cela n'arrangeait pas mes affaires urgentes... J'allais en avoir encore, pour des années et des années, avant de pouvoir en parler... avant même de pouvoir être reçu dans ce cabinet !

- Excusez-moi, et pardonnez-lui... Il n'a pas l'habitude... Il vous prend pour Albert Carré (27)... balbutiai-je, en m'humiliant de mon mieux, devant cet homme qui avait, pour ainsi dire, mes destinées entre ses mains.

- Mais non... mais non !... protestait-il... J'aime ce chien... Il a le goût de l'indépendance, ce qui est, je vous assure, un spectacle tout nouveau pour moi... D.I.N., n'est-ce pas ?... Remarquable !

Et il souriait toujours... Il souriait à Dingo ; je crois même qu'il souriait à Voltaire, qui paraissait content dans son sommeil de bronze... Il souriait à Molière, à Carlier qui entra, à Prudhon qui sortit, à Le Bargy qui était à Londres, à Silvain, qui gueulait en Egypte, à Duflos, qui était en Belgique (28) ; il souriait aux manuscrits épars sur sa table... il souriait à toute la vie...

Et comme il connaît ses classiques, qu'il les arrange Dieu sait comment !, et au besoin qu'il les virilise, il me dit, en me reconduisant tous les deux, jusqu'à la porte, moi très courbé, Dingo hurlant toujours, il me dit :

- Il est charmant, il est charmant, il est charmant !

Je me suis souvent rappelé cette visite, où je maltrait(ai) si fort ce pauvre Dingo, pour son irrespect, hélas ! si prophétique. Je lui en demande pardon.

Par quelle mystérieuse prescience avais-tu donc senti, mon bon Dingo, plusieurs années à l'avance, tous les démêlés ignominieux que j'aurais avec ce brave homme de brave homme, et tout le mal qu'il me ferait ? (29)

## NOTES

1. C'est-à-dire deux ans après la fuite du notaire Joliton.

2. Allusion aux retards mis à faire représenter *Les Affaires sont les affaires* et *Le Foyer*. Mirbeau s'en exaspérait et a adressé à Claretie nombre de lettres de récriminations à ce sujet.

3. Cette servilité intéressée de l'ambitieux Claretie à l'égard des gouvernants et des critiques dramatiques était également dénoncée par Henry Becque, pour qui l'administrateur avait "fait du Théâtre-Français un marchepied et une descente de lit"... (*Théâtre*, Crès, 1924, t. III, p. 122).

4. Pour Mirbeau, la Légion dite "d'Honneur" - par antiphrase, sans doute - n'était accordée qu'aux médiocres et aux rampants... tels que Claretie ! Voir notamment "Le Chemin de la Croix" (*Combats esthétiques*, t. I, pp. 344 sq.).

5. Voilà le type de "vacherie" dont Mirbeau pensait que Claretie ne se remettrait pas.

6. Paul Hervieu (1856-1915) a été longtemps le confident et l'ami le plus dévoué de Mirbeau. Mais son *cursus honorum* les a éloignés peu à peu, et son refus de signer la pétition en faveur de Gorki, dont Mirbeau avait pris l'initiative, fin janvier 1905, a mis un terme à une amitié de vingt-deux ans. Plusieurs pièces d'Hervieu, tragédies modernes, ont été représentées à la Comédie-Française sous le règne de Claretie : *Les Tenailles* (28 septembre 1895), *La Loi de l'homme* (15 février 1897), *L'Énigme* (5 novembre 1901) et *Le Dédale* (19 décembre 1903).

7. Félix Ziem (1821-1911), très prolifique paysagiste orientaliste, auteur notamment de nombreuses vues de Venise et de Constantinople.

8. Mirbeau détestait Alexandre Dumas fils (1824-1895), l'auteur de *La Dame aux Camélias*, *Le Demi-monde*, *Le Fils naturel* et *La Femme de Claude*, pour son réclanisme, ses artifices, et aussi son article odieux contre Courbet proscrit.

9. Comédie en cinq actes, créée à la Comédie-Française en 1876. Le sujet en est mélodramatique à souhait et farci d'invraisemblances criantes.

10. Thérèse Lachman (1819-1884), célèbre femme galante de haute volée, devenue marquise après son mariage, en 1851, avec un noble portugais, Albino-Francisco de Paiva.

11. Notaire de Ponteilles-en-Barcis (alias Cormeilles-en-Vexin) dans la première version de *Dingo*. Dans la version définitive, il sera rebaptisé Joliton.

12. Sous ce titre, *La Vie à Paris*, Claretie a recueilli, en un grand nombre de volumes, ses chroniques du *Temps*, entre 1881 et 1898.

13. Un buste de Voltaire trônait dans le bureau de Claretie à la Comédie-Française.

14. Mirbeau a sur le cœur deux de ces "tartufferies". D'abord, lors de la lecture des *Affaires sont les affaires* devant le comité de lecture, le 24 mai 1901, tout en votant pour la réception pure et simple, Claretie aurait poussé deux comédiens à modifier leur vote favorable afin de ne recevoir la pièce qu'"à corrections", comme les membres du comité



en témoigneront dans leur procès-verbal du 18 octobre 1901. Ensuite, lorsque, le 4 mars 1908, il a unilatéralement décidé d'interrompre les répétitions du *Foyer*, commencées le 5 février, d'où s'est ensuivi le procès perdu par Claretie.

15. Claretie est administrateur de la Comédie-Française depuis 1885, académicien depuis 1888, commandeur de la Légion d'Honneur depuis 1900 ; et il aspire à être élu Secrétaire Perpétuel de l'Académie.

16. Deux oeuvres de Becque ont été représentées à la Comédie-Française sous le règne de Claretie : *Les Honnêtes femmes*, le 27 octobre 1886 (mais la pièce avait été reçue du temps d'Émile Perrin) ; et *La Parisienne*, reprise le 11 novembre 1890 (mais à contre-cœur, et sur l'ordre exprès du ministre Léon Bourgeois). Dans les deux cas, il a tardé à les donner et s'est empressé de les retirer de l'affiche.

17. Henry Becque avait, en guise de représailles, mené une violente campagne contre Claretie, qu'il accusait d'être "le dernier des polissons" et d'avoir multiplié à son endroit les "saletés", les "mensonges", les "perfidies" et les "canailleries" (*op. cit.*, t. III, p. 103, p. 104 et p. 108).

18. Très prolifique, Claretie a produit vingt-sept romans entre 1862 et 1890, plusieurs pièces de théâtre, quantité de chroniques, et une dizaine de volumes d'anecdotes historiques, le tout d'une grande médiocrité, et sans le moindre éclair de "génie".

19. Après avoir été correspondant de guerre sur le front de l'est, en 1870, Claretie prétendait avoir été capitaine d'état-major de la garde nationale pendant le siège de Paris. Selon Henry Becque, il n'aurait été qu'adjudant-major et en aurait conservé des moeurs adjudantesques...

20. Claretie a écrit trois volumes sur la guerre de 1870 - dont *La France envahie* (1871) - et a publié en 1876 une enquête sur les provinces perdues, *Cinq ans après, l'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion*.

21. Michelet ne parle évidemment pas de Claretie dans son *Histoire de la Révolution*, mais il a été élogieux pour son étude historique sur *Les Derniers montagnards* (1867), et il est possible que la formule citée ait figuré sur un volume qu'il lui aurait dédié. Mirbeau la reproduisait déjà, le 24 octobre 1903, dans la dédicace du manuscrit des *Affaires* offert à Claretie, nonobstant ses "tartufferies" : "À Jules Claretie / 'Ce chaleureux jeune homme, bien digne de toucher ces reliques' / Michelet / J'offre, avec joie, ce manuscrit qui n'est point, hélas ! une relique, mais un hommage très humble de ma reconnaissance et de mon affection profondes" (ancienne collection Sickles).

22. Paul Meurice (1820-1905), journaliste au *Rappel*, écrivain romantique, ami de Victor Hugo, dont il a été l'exécuteur testamentaire et dont il a publié les oeuvres complètes ; auteur de romans et surtout de pièces de théâtre, en vers et en prose : *Antigone* (1844), *Benvenuto Cellini* (1852), *Fanfan la Tulipe* (1858)... Claretie fait ici allusion à la lettre de Victor Hugo à Meurice du 1er septembre 1870, dont le destinataire lui a remis la première page, où figure cette phrase : "J'aime et vous aimez aussi ce jeune esprit où il y a tant de coeur" (*Correspondance* de Victor Hugo, Albin Michel, 1952, t. III, p. 268).

23. Eugène Brieux (1858-1932), surnommé ironiquement par Mirbeau "le bon Brieux", est l'auteur d'un grand nombre de pièces à thèse sur des sujets de société, animées de beaux sentiments réformateurs, parmi lesquelles *Blanchette* (1892), *L'Évasion* (1896), *La Robe rouge* (1900), *Les Avariés* (1901), *Les Remplaçantes* (1901)... Plusieurs de ses oeuvres ont été représentées à la Comédie-Française.

24. Jacques Fenoux, né en 1870, acteur tragique, est entré à la Comédie-Française en 1895. Cécile Sorel (1869-1966) y a débuté en juillet 1901 et s'est distinguée dans le rôle de Célimène. Dans sa lettre à Féraudy de novembre 1909 (*loc. cit.*), Mirbeau se moquait des conférences de Cécile Sorel écrites par Claretie.

25. Ernest Legouvé (1807-1903), élu à l'Académie-Française en 1856, a donné plusieurs pièces au Théâtre-Français : *Par droit de conquête* (1855), *Le Pamphlet* (1857), *Les Doigts de fée* (1858) etc. Ses oeuvres les plus célèbres sont *Adrienne Lecouvreur* (avec Scribe) et *Bataille de dames*. Mirbeau s'est gaussé de lui dans ses articles sur *L'Affaire Dreyfus*.

26. Jules Bois (1871-1941), journaliste et poète occultiste. La Comédie-Française vient de représenter une de ses tragédies en vers, *La Furie* (1908), qui a connu un four..

27. Albert Carré (1852-1938) dirigeait l'Opéra-Comique depuis 1898 et y a notamment fait représenter *Pelléas et Mélisande* de Debussy, applaudi par Mirbeau. Lors du procès du *Foyer*, il était, avec son soutien, le mieux placé pour succéder à Claretie, dont la démission semblait inévitable. Mais, pour finir, malgré les efforts de Mirbeau pour qu'il quitte la place, l'administrateur s'incrusterait et Clemenceau ne le révoquera pas.

28. Charles Le Bargy (1858-1936) était le principal signataire du "Procès-verbal des comédiens", rédigé le 18 octobre 1901, qui dénonçait le double jeu de Claretie, d'où la fureur de l'administrateur. Lors de l'orageuse entrevue entre Mirbeau et Claretie, le 27 octobre suivant, ce dernier s'était violemment emporté contre Le Bargy, alors en tournée en Angleterre. Eugène Silvain (1851-1930) devait initialement créer le rôle d'Isidore Lechat, mais a dû y renoncer en janvier 1903, faute d'en avoir compris le comique. Raphaël Duflos (1858-1946) jouait le rôle de Lucien Garraud dans *Les Affaires*. Charles Prudhon (1843-1930) est alors secrétaire général de la Comédie-Française.

29. Allusion à la bataille du *Foyer*.